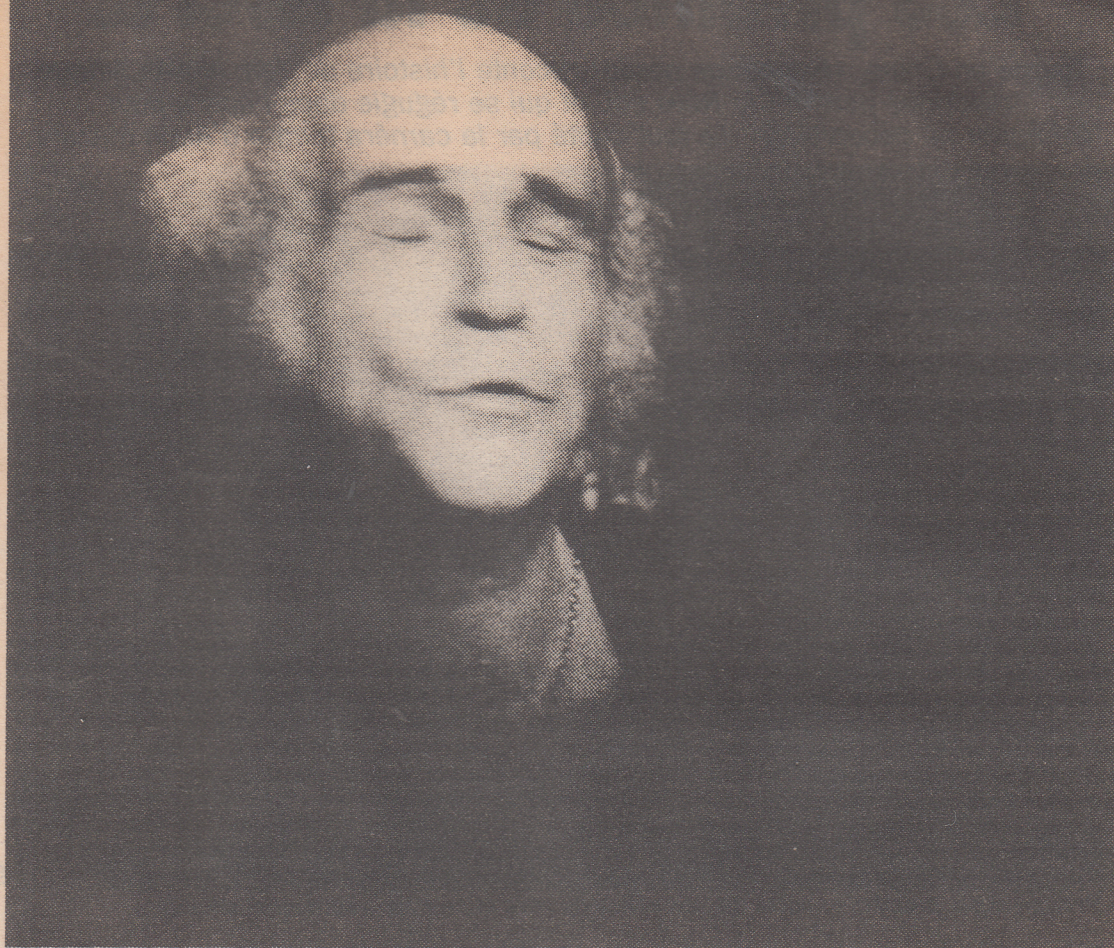




Serge Picard

Léo Ferré. Un peu anarchique, peut-être...

EXPRES

Ferré : les vieux copains d'abord

On monte son « Opéra du pauvre » à la République, on réédite intégralement son « œuvre » en CD, il vient d'achever son retour en scène au Dejazet. En voici la chronique un peu déchirée.

Il fut là, au TNP Dejazet, vingt-cinq soirs durant et jusqu'au sang (crachats) pour aider ses « vieux copains » pourchassés par l'URSSAF. Avec ses mains qui tremblotaient et ce halo dans sa tignasse fracassée comme si toute la soi-disant anarchie de cet homme-là s'était retranchée dans sa chevelure, on aurait dit Voltaire extradé de Ferny. Ou Jean-Baptiste Poquelin sur la scène d'un *Malade* plus si imaginaire que ça. Un tour de chant en force.

Plus très révolutionnaire ? Le récital néo-Ferré, comme son récent 33 tours, débutait par une diatribe assez méchamment symphonique contre les éditeurs de musique : « *Prenez vos pincettes de dièses / Vos chalumeaux de bémols / Ouvrons donc la parenthèse / Au chant de ce rossignol...* » On se disait qu'autrefois Léo choisissait mieux ses ennemis. Mais, comme il commençait à déclamer, d'une voix qui poignait relativement dans le théâtre de poche sold-out, et que deux rangs devant nous, Francis « si ça se trouve, je suis ton fils » Lalanne applaudissait comme un malade, on feignait de s'intéresser aux aventures de *Vison l'éditeur*.

Il n'y avait pas, au fait, de musicien. Juste des bandes préenregistrées. Un peu désorienté sur le coup, on pensait à un Alan Vega septuagénaire. D'autant que, pernicieusement, il arrivait que les bandes partissent dans une

direction et Ferré, se plantant, dans l'autre : occasion d'intéressants effets de spatialisation stéréo... Il y avait bien un piano dans un coin pour attraper la lumière, mais il en aura été peu joué. Et de manière si peu orthodoxe : accords plaqués méga-bullshit, accents trop circonflexes sur des chansons graves. Avec le temps, bien sûr, tout n'est pas parfait... Alors, certains soirs, ça s'énervait dans la salle. Il est, paraît-il, arrivé qu'on lui jette des boulons, comme des cacahuètes à un singe, en le traitant d'« *anarchiste riche* ». Passons. Les gens sont fous.

Car, soyons juste, qu'il chantât en toussant ou qu'il touchât en chantant, il s'en sortait à peu près, le poète. Très cabotin, il faisait le malin, la pirouette, le prestidigitateur qui foire quelques tours pour faire croire à l'absence de trucs. Tout ça, au fond, assez marrant. Un peu anarchique peut-être. Et puis, comme certaines des nouvelles chansons (*les Vieux Copains*, *le Fleuve aux amants...*) ont des ressacs mahleriens (?) de violons contre lesquels se brisent quelques mots « extras », on se prend à applaudir. Comme Lalanne. Et à filer dans les loges libertaires pourries recueillir quelques pensées. Choiesies.

Roulez jeunesse ! « Maintenant, les étudiants sont plus adossés à leurs principes. Ils se défendent mieux que nous ne nous défendions. Parce que, à

notre époque, il n'y avait pas d'histoire comme ça. Pas question, hein, d'organiser ces sortes de révoltes tranquilles. Nous, on était des conscrits. Les parents commandaient, c'était terrible ! Moi, à vingt-deux ans, je n'avais pas le droit d'aller danser au Casino de Monaco-ville avec les filles qu'étaient « congés payés » et que j'avais repérées aux bains de mer.

Non, mon père me l'interdisait... Des danses écartées pourtant, des danses tout à fait gentilles... Alors, aujourd'hui, je crois qu'on peut dire que les étudiants sont aidés. Les circonstances les rendent plus intelligents. Ils parlent mieux, quoiqu'ils persistent à employer des mots américanisés. Ils ont l'air de savoir ce qu'ils veulent. L'obtiendront-ils ? Ça, je n'en sais rien. Mais le gouvernement les écoute. Ça m'a étonné, ça. Epaté un maximum !

Au travail. J'ai toujours fait vite. Tenez, *l'Opéra du Pauvre*, je l'ai écrit en onze jours. Je fais la course, quoi, comme tous les fainéants obligés de travailler. Mon nouveau disque, *les Vieux Copains*, je l'ai enregistré en trois jours. Pourquoi en parle-t-on, d'ailleurs ? C'est pas génial. C'est normal. J'enregistre, quoi. Et, quand c'est fini, je m'en vais. Quand j'apprends que les gens, là-bas, en Amérique, mettent six mois ou un an pour faire un disque, ça m'étonne. Qu'ont-ils à

dire ? Comment le disent-ils ? Que font-ils ? Ces gens doivent être extraordinaires, vraiment...

» Ce qui est intéressant, c'est de tout faire soi-même. Maintenant, je suis mon propre producteur. Ça me coûte bien sûr beaucoup d'argent, cette histoire d'enregistrement, mais c'est à moi. Les plus terribles, évidemment, ce sont les éditeurs. Tous, hein. Prenons par exemple un éditeur de livres. Il doit donner 50 ou 60 % au distributeur. Pourtant, c'est lui, l'éditeur, qui a fabriqué le livre, l'a fait exister, payé le papier, l'imprimerie. Il n'y a alors qu'un mec qu'il puisse encore voler : l'auteur. Un jour, j'ai demandé à Sartre si on le volait lui aussi. Il m'a répondu : « *Comme tout le monde* » !

On the rocks. Il est fou, Nougaro, d'être allé enregistrer aux Amériques ! Cela a dû lui coûter une fortune. A mon avis, il n'avait pas besoin de ça... Pour ma part, j'ai joué avec Zoo parce que c'était de bons musiciens. Après, on a dit que c'était du rock. Pas moi, notez bien. Je ne me serais pas permis, on aurait encore pensé que j'exagérais. Et puis, alors, il y a eu cette histoire avec Jimi Hendrix.

» J'avais rendez-vous avec lui, à New York. Il devait jouer de la guitare sur *les Chiens*. Bon, je ne voulais pas y aller, moi, à New York, mais comme j'étais au Canada... Bref, j'arrive au studio et on me dit : « *Monsieur Hendrix n'est pas là.* » Alors, on l'a fait sans lui. Après quoi, Hendrix est mort, voilà. Mais j'aimais beaucoup sa musique... Pour en revenir au rock, c'est surtout le mot que je n'apprécie pas. Ça me fait penser à *T'es rock, coco*. Il y a là une radio (*sic*), M6, qui ne fait qu'en passer. J'ai écouté un peu. Eh bien, c'est pas terrible. Remarquez, il n'y a pas beaucoup de chanteurs qui ont du talent.

» Quand j'étais étudiant, en 1935-36, j'ai entendu un type et je me suis dit : « *Celui-là, il change tout.* » Il s'appelait Trenet. Extraordinaire. Avant lui, rien n'était aussi rythmé. Quelle intelligence, vraiment. Dommage que l'homme ne ressemble pas à ce qu'il fait.

Les poètes de soixante-dix ans. Il y a une chose que j'ai à la maison, que personne ne connaît. C'est *Une saison en enfer*, que j'interprète seul au piano. Je l'ai réécoulée l'autre jour, ça pourrait juste sortir assez vite. Il faudrait que je m'y mette, quoi. Vous savez pourquoi j'ai chanté les poètes ? J'avais douze ans et un jour, à Monaco, j'ai vu un film qui s'intitulait *Partir*, dans lequel un type de l'Opéra-Comique, Panzera, interprétait *l'Invitation au voyage* mis en musique par Duparc. Ça m'avait frappé. Et je vous assure qu'il ne me serait jamais venu à l'esprit de chanter les poètes après un type comme ça. Mais voilà...

» En 1957, exactement cent ans après la parution des *Fleurs du mal*, le bouquin traînait sur le piano, je l'ouvre et je tombe sur *l'Invitation au voyage*. Alors, je commence à chantonner une petite valse, comme ça, à partir du poème. Et là, tac ! Je me rends compte que Duparc, dans son adaptation, avait supprimé les vers : « *Des meubles luisants / Polis par les ans / Décoraient notre chambre.* » Alors, je me suis dit : « *Léo, tu vas sauver les meubles.* » Et j'ai mis les poètes en musique. Sinon, je n'y aurais pas touché. Vrai.

Vive la merde. Les grands poètes, il n'y en a beaucoup. Mais un type est mort récemment, que je n'ai pas beaucoup lu — juste quelques extraits —

dont j'aimais le personnage. Il s'appelait René Char. Vous savez ce qu'il a dit un jour ? « *Tant du point de vue du guetteur que de celui du tireur, il ne me déplaît pas que la merde monte à cheval.* » »

Propos recueillis par
Arnaud VIVIAN

L'Opéra du pauvre, jusqu'au 9 décembre, au TLP Dejazet, 41, boulevard du Temple.

Dernier album : les Vieux Copains, chez EPM.

+ Intégrale Barclay.

Ferré : les vieux copains d'abord

On monte son « Opéra du pauvre » à la République, on réédite intégralement son « œuvre » en CD, il vient d'achever son retour en scène au Dejazet. En voici la chronique un peu déchirée.

Il fut là, au TNP Dejazet, vingt-cinq soirs durant et jusqu'au sang (crachats) pour aider ses « vieux copains » pourchassés par l'URSSAF. Avec ses mains qui tremblotaient et ce halo dans sa tignasse fracassée comme si toute la soi-disant anarchie de cet homme-là s'était retranchée dans sa chevelure, on aurait dit Voltaire extradé de Fernel. Ou Jean-Baptiste Poquelin sur la scène d'un *Malade* plus si imaginaire que ça. Un tour de chant en forcé.

Plus très révolutionnaire? Le récital néo-Ferré, comme son récent 33 tours, débutait par une diatribe assez méchamment symphonique contre les éditeurs de musique: « *Prenez vos pinces de dièses / Vos chalumeaux de bémols / Ouvrons donc la parenthèse / Au chant de ce rossignol...* » On se disait qu'autrefois Léo choisissait mieux ses ennemis. Mais, comme il commençait à déclamer, d'une voix qui poignait relativement dans le théâtre de poche sold-out, et que deux rangs devant nous, Francis « si ça se trouve, je suis ton fils » Lalanne applaudissait comme un malade, on feignait de s'intéresser aux aventures de *Vison l'éditeur*.

Il n'y avait pas, au fait, de musicien. Juste des bandes préenregistrées. Un peu désorienté sur le coup, on pensait à un Alan Vega septuagénaire. D'autant que, perniciosement, il arrivait que les bandes partissent dans une

direction et Ferré, se plantant, dans l'autre: occasion d'intéressants effets de spatialisation stéréo... Il y avait bien un piano dans un coin pour attraper la lumière, mais il en aura été peu joué. Et de manière si peu orthodoxe: accords plaqués méga-bullshit, accents trop circonflexes sur des chansons graves. Avec le temps, bien sûr, tout n'est pas parfait... Alors, certains soirs, ça s'énervait dans la salle. Il est, paraît-il, arrivé qu'on lui jette des boulons, comme des cacahuètes à un singe, en le traitant d'« anarchiste riche ». Passons. Les gens sont fous.

Car, soyons juste, qu'il chantât en toussant ou qu'il touchât en chantant, il s'en sortait à peu près. le poète Très cabotin, il faisait le malin, la pirouette, le prestidigitateur qui foire quelques tours pour faire croire à l'absence de trucs. Tout ça, au fond, assez marrant. Un peu anarchique peut-être. Et puis, comme certaines des nouvelles chansons (*les Vieux Copains*, *le Fleuve aux amants...*) ont des ressacs mahleriens (?) de violons contre lesquels se brisent quelques mots « extras », on se prend à applaudir. Comme Lalanne. Et à filer dans les loges libertaires pourries recueillir quelques pensées. Choies.

Roulez jeunesse! « Maintenant, les étudiants sont plus adossés à leurs principes. Ils se défendent mieux que nous ne nous défendions. Parce que, à

notre époque, il n'y avait pas d'histoire comme ça. Pas question, hein, d'organiser ces sortes de révoltes tranquilles. Nous, on était des conscrits.

Les parents commandaient, c'était terrible! Moi, à vingt-deux ans, je n'avais pas le droit d'aller danser au Casino de Monaco-ville avec les filles qu'étaient « congés payés » et que j'avais repérées aux bains de mer.

Non, mon père me l'interdisait... Des danses écartées pourtant, des danses tout à fait gentilles... Alors, aujourd'hui, je crois qu'on peut dire que les étudiants sont aidés. Les circonstances les rendent plus intelligents. Ils parlent mieux, quoiqu'ils persistent à employer des mots américanisés. Ils ont l'air de savoir ce qu'ils veulent. L'obtiendront-ils? Ça, je n'en sais rien. Mais le gouvernement les écoute. Ça m'a étonné, ça. Epaté un maximum!

Au travail. J'ai toujours fait vite. Tenez, l'*Opéra du Pauvre*, je l'ai écrit en onze jours. Je fais la course, quoi, comme tous les fainéants obligés de travailler. Mon nouveau disque, *les Vieux Copains*, je l'ai enregistré en trois jours. Pourquoi en parle-t-on, d'ailleurs? C'est pas génial. C'est normal. J'enregistre, quoi. Et, quand c'est fini, je m'en vais. Quand j'apprends que les gens, là-bas, en Amérique, mettent six mois ou un an pour faire un disque, ça m'étonne. Qu'ont-ils à

dire? Comment le disent-ils? Que font-ils? Ces gens doivent être extraordinaires, vraiment...

« Ce qui est intéressant, c'est de tout faire soi-même. Maintenant, je suis mon propre producteur. Ça me coûte bien sûr beaucoup d'argent, cette histoire d'enregistrement, mais c'est à moi. Les plus terribles, évidemment, ce sont les éditeurs. Tous, hein. Prenons par exemple un éditeur de livres. Il doit donner 50 ou 60% au distributeur. Pourtant, c'est lui, l'éditeur, qui a fabriqué le livre, l'a fait exister, payé le papier, l'imprimerie. Il n'y a alors qu'un mec qu'il puisse encore voler: l'auteur. Un jour, j'ai demandé à Sartre si on le volait lui aussi. Il m'a répondu: "Comme tout le monde"!

On the rocks. Il est fou, Nougaro, d'être allé enregistrer aux Amériques! Cela a dû lui coûter une fortune. A mon avis, il n'avait pas besoin de ça... Pour ma part, j'ai joué avec Zoo parce que c'était de bons musiciens. Après, on a dit que c'était du rock. Pas moi, notez bien. Je ne me serais pas permis, on aurait encore pensé que j'exagérais. Et puis, alors, il y a eu cette histoire avec Jimi Hendrix.

« J'avais rendez-vous avec lui, à New York. Il devait jouer de la guitare sur les Champs. Bon, je ne voulais pas y aller, moi, à New York, mais comme j'étais au Canada... Bref, j'arrive au studio et on me dit: "Monsieur Hendrix n'est pas là." Alors, on l'a fait sans lui. Après quoi, Hendrix est mort, voilà. Mais j'aimais beaucoup sa musique... Pour en revenir au rock, c'est surtout le mot que je n'apprécie pas. Ça me fait penser à *T'es rock, coco*. Il y a là une radio (*sic*), M6, qui ne fait qu'en passer. J'ai écouté un peu. Eh bien, c'est pas terrible. Remarque, il n'y a pas beaucoup de chanteurs qui ont du talent.

« Quand j'étais étudiant, en 1935-36, j'ai entendu un type et je me suis dit: "Celui-là, il change tout." Il s'appelait Trenet. Extraordinaire. Avant lui, rien n'était aussi rythmé. Quelle intelligence, vraiment. Dommage que l'homme ne ressemble pas à ce qu'il fait.

Les poètes de soixante-dix ans. Il y a une chose que j'ai à la maison, que personne ne connaît. C'est *Une saison en enfer*, que j'interprète seul au piano. Je l'ai réécoulée l'autre jour, ça pourrait juste sortir assez vite. Il faudrait que je m'y mette, quoi. Vous savez pourquoi j'ai chanté les poètes? J'avais douze ans et un jour, à Monaco, j'ai vu un film qui s'intitulait *Partir*, dans lequel un type de l'Opéra-Comique, Panzera, interprétait *l'Invitation au voyage* mis en musique par Duparc. Ça m'avait frappé. Et je vous assure qu'il ne me serait jamais venu à l'esprit de chanter les poètes après un type comme ça. Mais voilà...

« En 1957, exactement cent ans après la parution des *Fleurs du mal*, le bouquin traînait sur le piano, je l'ouvre et je tombe sur *l'Invitation au voyage*. Alors, je commence à chanter une petite valse, comme ça, à partir du poème. Et là, tac! Je me rends compte que Duparc, dans son adaptation, avait supprimé les vers: "Des meubles luisants / Polis par les ans / Décoraient notre chambre." Alors, je me suis dit: "Léo, tu vas sauver les meubles." Et j'ai mis les poètes en musique. Sinon, je n'y aurais pas touché. Vrai.

Vive la merde. Les grands poètes, il n'y en a beaucoup. Mais un type est mort récemment, que je n'ai pas beaucoup lu — juste quelques extraits — dont j'aimais le personnage. Il s'appelait René Char. Vous savez ce qu'il a dit un jour? "Tant du point de vue du guerrier que de celui du tireur, il ne me déplait pas que la merde monte à cheval."

Propos recueillis par
Arnaud VIVANT

L'Opéra du pauvre, jusqu'au 9 décembre, au TLP Dejazel, 41, boulevard du Temple.

Dernier album: les Vieux Copains, chez EPM.

+ Intégrale Barclay.